



FOUCAULT, Michel, *Résumé des cours (1970-1982)*

Jean-Rodrigue Paré

Volume 46, Number 1, février 1990

Révélation et herméneutique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/400512ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/400512ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paré, J.-R. (1990). Review of [FOUCAULT, Michel, *Résumé des cours (1970-1982)*]. *Laval théologique et philosophique*, 46(1), 97–100.
<https://doi.org/10.7202/400512ar>

□ recensions

Michel FOUCAULT, **Résumé des cours (1970–1982)**, Conférences, essais et leçons du Collège de France, Paris, Julliard, 1989, 172 pages.

Depuis la mort de Foucault en juin 1984, beaucoup de choses ont été dites et écrites sur cette œuvre qui demeure d'une déconcertante lucidité. On en a cherché la cohérence de toutes les manières, surtout en soulignant des virages méthodologiques. Entre l'*Histoire de la folie à l'âge classique* (1961) et les trois ouvrages subséquents : *Naissance de la clinique* (1963), *Les Mots et les choses* (1966) et l'*Archéologie du savoir* (1969), on a voulu indiquer un changement d'intérêt, des pratiques culturelles aux pratiques discursives. Par la suite, après la publication de *Surveiller et punir* (1975) et de *La Volonté de savoir* (1976), on a parlé d'une coupure entre la méthode archéologique et la méthode généalogique, en plus de souligner un retour aux pratiques culturelles. Paraissent enfin *L'Usage des plaisirs* (1984) et *Le Souci de soi* (1984). Il y est question de la constitution progressive d'une herméneutique du sujet à partir de l'Antiquité gréco-romaine, alors que Foucault avait l'habitude de centrer ses études sur la période moderne. Nouvelle rupture. Certains ont alors parlé d'un « retour aux Grecs ».

Devant tant d'incertitudes, le *Résumé des cours* nous donne un nouvel éclairage et retrace de manière surprenante l'itinéraire à première vue enchevêtré de Foucault depuis son entrée au Collège de France en 1970. Il comprend les résumés que Foucault rédigeait lui-même chaque année pour l'Annuaire du Collège de France. Le livre est donc divisé en années d'enseignement, s'étalant de 1970 à 1982. Trois années manquent : 76-77 où il ne fit pas de cours et les deux dernières années de sa vie où son état de santé ne lui permit pas de les mettre au point. Ces résumés permettent d'apprécier la grande diversité des intérêts de Foucault, en même temps qu'ils mettent en place de manière concise et particulièrement claire les grands thèmes de sa pensée. Ils laissent aussi entrevoir sans cachette les inévitables tâtonnements et les ajustements de méthode.

Le premier de ces résumés, intitulé « La volonté de savoir », met en place le cadre méthodologique qui servira de référence pour les études subséquentes. Il est particulièrement intéressant en ce qu'il articule le passage de la méthode archéologique à la méthode généalogique. Foucault reprend les thèses du second chapitre de *L'Archéologie du savoir* en montrant comment elles ont permis d'analyser ce qu'il appelle les « pratiques discursives ». Il introduit cependant des nuances importantes puisque les préoccupations principales de *L'Archéologie du savoir*, l'« énoncé » et l'« archive », semblent s'effacer au profit des pratiques discursives elles-mêmes qui étaient alors désignées comme le niveau d'analyse à partir duquel avaient à être décrits l'énoncé et l'archive. Tous les éléments centraux de l'analyse archéologique demeurent : « Les pratiques discursives se caractérisent par la découpe d'un champ d'objets, par la définition d'une perspective légitime pour le sujet de connaissance, par la fixation de normes pour l'élaboration des concepts et des théories. » (pp. 9-10). Mais là s'amorce le virage généalogique : « Chacune d'entre elles suppose donc un jeu de prescriptions qui régissent des exclusions et des choix. » (p. 10). C'est-à-dire que la fonction stratégique qui définit le discours comme pratique, traitée auparavant sur le même plan que les trois autres éléments, vient maintenant les sous-tendre. Les pratiques discursives ne correspondent pas à des œuvres individuelles, ni même à des

disciplines ou des sciences, elles expriment plutôt « une volonté de savoir anonyme et polymorphe » (p. 11). Foucault étudie deux formes extrêmes et opposées qu'a prises cette volonté de savoir : Aristote, chez qui elle s'établit à partir d'un « rapport préalable de la connaissance, de la vérité et du plaisir » (p. 13) ; et Nietzsche, pour qui la connaissance est subordonnée à un intérêt premier qui la motive et se substitue au plaisir, faisant apparaître la vérité comme l'effet de luttes primordiales. C'est ce dernier modèle qui sous-tendra les analyses de Foucault sur le pouvoir.

Dans le cours de l'année 73-74, intitulé « Le pouvoir psychiatrique », Foucault retrace rapidement le développement de la psychiatrie pour montrer que dès la fin du XIX^e siècle apparaît une volonté de dépsychiatriation qui trouve sa source dans la problématisation du rôle du médecin. Foucault décrit trois formes de dépsychiatriation qui ont autorisé une surmédicalisation de la folie, en préservant intact le pouvoir absolu du médecin sur le malade. C'est ce rapport médecin-malade, « rapport de pouvoir qui donne lieu à une connaissance, laquelle fonde en retour les droits de ce pouvoir » (p. 67), que veut désamorcer le mouvement antipsychiatrique, s'opposant ainsi à toutes les formes de dépsychiatriation.

Les résumés de 71-72, 72-73, 74-75 et 75-76, mettent en jeu la liaison du pouvoir et du savoir, thème fondamental de *Surveiller et punir* (1975) et de *La Volonté de savoir* (1976). Dans « Théories et institutions pénales », Foucault étudie cette liaison à partir de trois techniques : la « mesure » dans la constitution de la cité grecque ; l'« enquête » dans son rapport à la formation de l'État médiéval ; et enfin l'« examen » dans son lien « aux systèmes de contrôles, d'exclusions et de punition propres aux sociétés industrielles » (p. 20). Ces études sur la mesure et l'enquête servent en fin de compte de sous-sol aux analyses de l'examen que l'on retrouve dans *Surveiller et punir*. Dans « La société punitive », Foucault met justement en place les grandes articulations de ce qui deviendra *Surveiller et punir*. Il pose avec une limpidité presque surprenante les hypothèses centrales de son grand livre. Quatre formes de tactiques punitives se côtoient à l'âge classique, chacune d'elles ayant été privilégiée à une époque ou en un lieu donnés : le bannissement (Grèce), le rachat (sociétés germaniques), le marquage (sociétés occidentales à la fin du Moyen Âge) et l'enfermement dans nos sociétés occidentales modernes depuis la fin du XVIII^e siècle. Le régime pénal classique constituerait donc une sorte de période de transition où jouèrent à différents niveaux et intensités ces quatre formes de tactiques punitives. C'est ce passage qu'étudie Foucault. Deux problèmes : comment l'enfermement, de peine marginale qu'il était à l'âge classique, a-t-il pu devenir la forme générale de la pénalité ? Comment la prison, ayant dès sa naissance fait l'objet de critiques fondamentales, a-t-elle pu s'implanter aussi profondément et rapidement ? Pour Foucault, le problème se situe au niveau des rapports entre le pouvoir politique et les corps qu'il faut dresser. La prison sera l'instrument privilégié du redressement, de la « réhabilitation ». Foucault isole trois principes à la base de cette stratégie : le panoptisme, surveillance constante et généralisée ; la discipline, utilisation optimale des forces disponibles ; la normalisation, uniformisation des fonctions individuelles.

Ces principes donneront lieu à toute une série de mécanismes de surveillance, de contrôle et de distribution qui viendront définir un standard d'individualité à partir duquel pourra être désigné le groupe des « anormaux » dont la formation se réalisera à partir de la réactivation de trois thèmes : le monstre humain, qui a pris de multiples visages depuis la fin du Moyen Âge, apparaît dans le champ juridico-biologique où viennent se confondre l'exception de nature et l'infraction au droit, l'une renvoyant à l'autre comme Foucault l'a montré dans *l'Histoire de la folie* ; l'individu à corriger, personnage plus récent qui s'est constitué à partir des techniques disciplinaires de dressage telles que décrites dans *Surveiller et punir*, et qui visent la réintégration de ceux qui auraient échappé à la normativité induite par ces techniques ; enfin l'onaniste, qui apparaît au XVIII^e siècle, au croisement des nouveaux rapports, dont traite *La Volonté de savoir*, qui s'instaurent entre la sexualité et l'organisation familiale. Ces trois figures de l'anormal se retrouveront regroupées, au milieu du XIX^e siècle, sous l'idée de « dégénérescence ».

Foucault poursuit en étudiant les mécanismes par lesquels on a prétendu « défendre la société ». Dans ce résumé, il formule sa thèse fondamentale des années '70 : « Pour mener l'analyse concrète des rapports de pouvoir, il faut abandonner le modèle juridique de la souveraineté. » (p. 85). Il s'agit de considérer les relations de pouvoir non pas à partir de l'investissement des sujets dans leurs rapports de forces, mais en examinant la manière dont la forme propre de la relation envisagée en vient à déterminer les positions respectives de ses termes, « comment les relations d'assujettissement peuvent fabriquer des sujets » (p. 85). Il faut penser le pouvoir en termes de rapports de forces multiples. Foucault se demande alors si le modèle de la guerre peut valoir pour en rendre compte. Il se propose de tracer la généalogie de la guerre, entendue comme principe explicatif de l'histoire, de la politique et de ses institutions.

On peut regrouper les cinq derniers résumés, de 77-78 à 81-82, qui sont axés sur la problématique du projet global de l'*Histoire de la sexualité*. Le cours intitulé « Sécurité, territoire et population » est particulièrement intéressant puisque Foucault y introduit la notion de « gouvernement » qui, dans une certaine mesure, vient se substituer à la notion de pouvoir. Il s'agit de tracer « l'histoire non seulement de la notion, mais des procédures et moyens mis en œuvre pour assurer, dans une société donnée, le "gouvernement des hommes" » (p. 99). Foucault analyse le thème du pouvoir pastoral qui s'est surtout développé dans les sociétés hébraïques orientales, et fut introduit en Occident sous la forme du pastorat ecclésiastique chrétien : « il faut gouverner les âmes ». Ce système se maintiendra jusqu'au XV^e siècle, pendant lequel commence à se former une « gouvernementalité politique » liée à la naissance de ce que Foucault appelle la « raison d'État », et dont les principes ne feront plus appel à une justice ou une sagesse transcendantes. La raison d'État se formera à partir de deux types de savoir : une technologie diplomatique-militaire, et une « police », au sens d'un ensemble de mesures et de moyens bien définis visant à assurer la plus grande force possible de l'État. Il faut assurer une gestion de la population, condition essentielle du renforcement de l'État, à partir de différentes politiques s'articulant autour des problèmes de santé, d'hygiène, de natalité, de longévité, de race, etc. La raison d'État inaugure la bio-politique. Ces problèmes occuperont une place de plus en plus importante au cours du XIX^e siècle et sont indissociables du cadre de rationalité politique à l'intérieur duquel ils se sont manifestés. C'est pourquoi Foucault consacre le cours suivant au problème de la bio-politique, dans son rapport au développement du libéralisme (c'est vraisemblablement ce thème qui aurait clos le projet initial de l'*Histoire de la sexualité* tel que présenté à la fin de *La Volonté de savoir*). À la raison d'État qui demandait toujours plus de règlement et d'ordre, le libéralisme du XIX^e siècle oppose le soupçon que l'on gouverne toujours trop. D'une problématique population-État, on passe à une problématique société-gouvernement, prise cette fois sous un rapport critique : « qu'est-ce qui rend nécessaire qu'il y ait un gouvernement et quelles fins doit-il poursuivre, à l'égard de la société, pour se justifier d'exister ? » (p. 112). Le libéralisme, plutôt qu'un rêve ou une idéologie, serait donc une réflexion critique sur la pratique gouvernementale. La raison d'État fait place à la raison gouvernementale, entendue comme principe articulant « les types de rationalité qui sont mis en œuvre dans les procédés par lesquels on dirige, à travers une administration étatique, la conduite des hommes » (p. 117). Foucault retourne ensuite en arrière et applique ces analyses de la notion de gouvernement aux problèmes de l'examen de conscience et de l'aveu dans les premiers siècles chrétiens, thème de ce qui aurait dû devenir *Les Aveux de la chair*, le quatrième livre de l'*Histoire de la sexualité*. Il y est question de la formation d'un « type de gouvernement des hommes où on n'est pas requis simplement d'obéir, mais de manifester, en l'énonçant, ce qu'on est » (p. 124). Dans le cours suivant, « Subjectivité et vérité », Foucault situe les analyses que l'on retrouvera dans *L'Usage des plaisirs* et *Le Souci de soi* : « Il s'agit de commencer une enquête sur les modes institués de la connaissance de soi et sur leur histoire. » (p. 133). C'est à ce moment que Foucault révisé le projet initial de l'*Histoire de la sexualité*, qui devait s'étendre des

premiers siècles du christianisme jusqu'à la période moderne. Foucault voulait au départ ajouter à son livre sur la période chrétienne (qui aurait alors constitué le second tome de *l'Histoire de la sexualité*) un chapitre introductif sur les rapports entre la sexualité et le souci de soi, mais il décida plutôt de remanier l'ensemble pour tenter d'en faire une « histoire de la subjectivité ». « Il s'agit de montrer non pas comment le sexe a été tenu à l'écart mais comment s'est amorcée cette longue histoire qui lie dans nos sociétés le sexe et le sujet. » (p. 137). Foucault étudie d'abord la « chrêsis aphrodisiôn » des Grecs, la manière dont ils ont réglé la pratique des actes sexuels. Foucault y découvre la première formulation de certains principes qui seront réactivés lorsque se constituera à travers le christianisme le fameux schéma conjugal fondé sur les rapports de réciprocité entre les époux, la finalité procréatrice plutôt que de plaisir, et la fonction affective du rapport sexuel. Dans le dernier cours, Foucault traite du « souci de soi » des Grecs en rapport avec la constitution d'une herméneutique du sujet. Le souci de soi a été une préoccupation constante, de Socrate jusqu'aux premiers Pères de l'Église, mais ce n'est que chez ces derniers que se forme, à proprement parler, une herméneutique du sujet. Chez les Stoïciens, par exemple, il ne s'agit pas encore de découvrir une vérité cachée du sujet par le contenu de ses représentations, mais plutôt de se servir de ces représentations pour réactiver certains principes vrais, extérieurs au sujet.

Foucault n'aura pas eu le temps de mener à terme son histoire de la sexualité-subjectivité ; sa mort aura ouvert la porte à ceux qui voudront faire le point ou imaginer ce qu'aurait pu être la suite. Mais dans *L'Archéologie du savoir*, Foucault leur a déjà répondu : « Non, non je ne suis pas là où vous me guettez, mais ici d'où je vous regarde en riant. » Un éclat de rire nous poursuit encore, résonne, en sourdine, dans ces mots de Sénèque qui concluent le *Résumé des cours* : « Sur le progrès que j'aurais pu faire, j'en croirai la mort... J'attends le jour où je me ferai juge de moi-même et connaîtrai si j'ai la vertu sur les lèvres ou dans le cœur. » (p. 166).

Jean-Rodrigue PARÉ

Tzvetan TODOROV, **Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine**. Coll. « La couleur des idées », Seuil, Paris, 1989, 458 pages.

Après plusieurs essais publiés dans les années '70 sur la théorie littéraire, T. Todorov s'est tourné récemment vers la morale et la politique, et il nous livre ici le résultat d'une recherche d'envergure menée depuis quelques années sur la pensée française — un travail qu'annonçait déjà son très beau petit essai sur Rousseau, *Frêle bonheur*, paru en 1985. À l'instar de ce dernier texte, soulignons d'emblée, à côté de l'érudition de ce gros volume, son écriture limpide et pédagogique, qui ne fait aucune concession aux acrobaties littéraires auxquelles nous ont accoutumés beaucoup de textes récents en provenance de Paris. Certes on peut faire d'assez nombreux reproches à cet essai, d'abord celui de ne jamais s'attaquer vraiment à fond à la discussion conceptuelle de certaines questions ou solutions abordées, ce qui laisse insatisfait le lecteur philosophe. Et on peut ne pas aimer le choix de l'auteur de se limiter exclusivement aux penseurs d'un seul pays. De plus, sa lecture de ceux-ci est le plus souvent partielle et sélective : par exemple, Diderot n'est critiqué qu'à partir du *Supplément au voyage de Bougainville* ; et la question de ces « autres » que sont les femmes n'est abordée chez aucun penseur, pas même chez Rousseau et Comte où elle est pourtant si importante. Cela dit, ce livre propose néanmoins, à nos yeux, une excursion théorique stimulante qui nourrit la réflexion en mettant en place avec clarté des enjeux considérables et en prenant position avec vigueur.

Le problème est celui de la diversité des cultures et de l'unité de l'homme, problème cent fois débattu, très actuel par ses prolongements politiques immédiats, et que Todorov aborde par